

MUR 1771

## *Quarante-septième*

### LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'été 1964

Mes chers Confrères,

Il m'arrive d'ouvrir un journal. Pour prendre mesure de la bêtise humaine, faute de quoi l'on risquerait trop de s'emballer à tort. L'autre jour, j'ai eu une émotion : Trente-quatre écrivains avaient écrit une lettre ouverte au Premier ministre ! Si j'envoie parfois des lettres sans les fermer, l'idée ne me viendrait jamais d'adresser une missive à pareil personnage, fût-il pascalien. Ayant poursuivi ma lecture, je pus vérifier un mot de Théognis le Mégarien : « Une sage lenteur a raison de la hâte. » L'événement s'était passé en Pologne, un de ces pays que nous traitons avec une condescendance plutôt apitoyée. Nous n'écrivons pas, nous, à un Premier ministre. Non parce que nous le jugeons indifférent à nos soucis, ou grossier de nature, ou pour tout autre motif, mais tout simplement parce que pareille initiative nous semblerait intempestive. Nous sommes trop gens de bonne compagnie, amis de réunions ouatées, de propos diserts et de petits fours.

Notre attitude est toujours d'une dignité sereine. Voyez les querelles linguistiques. Les Flamands et les Wallons peuvent verser à loisir dans un nationalisme maladif, nous demeurons d'un calme parfait devant leurs outrances. Un bel exemple nous a été fourni récemment par notre confrère Constant Burniaux. Dans un article des « Nouvelles Littéraires » il s'est penché sur le problème de nos lettres avec une sagacité tout académique.

Méfions-nous des méchants toujours prêts à médire. Il peut y avoir de l'intérêt à enfoncer une porte ouverte. Ce geste confirme l'évidence de certaines choses et raffermi des convictions. De surcroît, il procure le sentiment d'élargir des horizons fermés, et c'est revigorant. Notre académicien, en l'occurrence, se double d'un logicien. Il n'y a pas de littérature belge, proclame-t-il, parce qu'il n'y a pas de langue belge. C'est irréfutable. Roger Kervyn de Marcke ten Driessche est le seul champion valable de ce langage repoussé avec horreur par la généralité de nos confrères. Nous tenons à être des écrivains français. Comme Froissart et Comynnes, intégrés depuis toujours dans la littérature française et que seul un nationalisme désuet cherche à en détacher. En vain d'ailleurs. Si le Larousse ne précise pas l'appartenance littéraire de Marnix de Sainte-Aldegonde ni du prince de Ligne, en revanche, il qualifie écrivains belges Charles de Coster, Lemonnier, Maeterlinck, Verhaeren et quelques autres. C'est une erreur. Constant Burniaux, je n'en doute pas, y fera mettre bon ordre pour les prochaines éditions. Moins il y a de frontières, mieux cela vaut.

C'est peut-être parce que je suis un vieil internationaliste que les frontières me sont apparues souvent comme de dures réalités. Sur le plan littéraire, l'existence même de plusieurs organismes hautement respectables me confirmait dans l'idée que la Belgique se voulait un poste décentralisateur. Pareille situation existe en maint pays, mais au lieu d'être centrifuge, la politique en ce domaine peut être centripète, et plus j'y réfléchis plus cette formule me paraît heureuse à cause de sa simplicité.

Pensez donc : supprimés les ennuis avec les auteurs, ces éternels insatisfaits, parce que les uns sont plus avantagés que les autres ! Il suffirait d'étendre le système inventé par Roger Bodart et d'envoyer les jeunes à Paris, aux frais de l'État, avec mission d'y conquérir la gloire ou de s'y faire oublier. Dans le premier cas, ils seront annexés par la France et dans le second on sera débarrassé de quelques rouspéteurs par définition.

Le Théâtre National a pris les devants dans cette voie. Il ne fait aucune différence entre les auteurs français. S'il préfère



nettement ceux qui vivent au bord de la Seine aux riverains de l'Escaut et de la Meuse, voire de la Senne camouflée, c'est bien son droit. Quant aux exigences du folklore, elles sont suffisamment satisfaites par les spectacles du Palais de la Nation.

Nous, auteurs, il faut en convenir, nous réclamons toujours. Voyez les achats de livres. Sitôt que paraît la malencontreuse liste, les critiques se déchaînent. Jadis on la gardait secrète, c'était la sagesse même. Aujourd'hui, à cause d'un sénateur trop curieux, elle est rendue publique. L'effet en est déplorable. L'année dernière, il y eut une soixantaine de bénéficiaires. Alors que l'A.E.B. compte plus de quatre cents membres effectifs, sans compter les adhérents. Imaginez ! L'on s'étonne, par exemple, que tel auteur émarge de 6.000 francs et un autre de 99.000. On se demande à ce propos si le poids du livre l'emporte ou celui du génie. On s'ébahit de voir accorder deux fois 100.000 francs à une « Anthologie de la 3<sup>e</sup> décade », une somme coquette pour couvrir les frais d'une poésie éclore en dix jours ! Et l'on s'interroge pourquoi l'Etat achète tel livre de Maeterlinck, vendu en France à des milliers d'exemplaires, et devenu aujourd'hui d'un intérêt tout relatif. Ce sont là de vaines chicanes.

Mais, d'autre part, nous ne sommes pas, Dieu merci, pareils aux écrivains de ces pays lointains qui sont, en quelque sorte, des pensionnaires de l'Etat, pays où l'Etat s'occupe même de répandre leurs ouvrages. Fi donc, nous avons plus de fierté et nos livres, préservés de ces larges diffusions qui les font tomber en des mains barbares, dorment, pour peu que l'Etat les acquière, sagement empilés dans les couloirs des bureaux ministériels : L'avenir est à eux !

J'espère que les propos judicieux de notre confrère Constant Burniaux, porteront leurs fruits. On pourrait supprimer maint service, sans supprimer pour autant les fonctionnaires. Nombre d'entre eux appartiennent à notre confrérie, ils y trouveraient les loisirs pour parfaire leurs œuvres. Et la création immortelle de Jules Destrée ?, me direz-vous. Mais elle resterait ce qu'elle est, une curiosité



régionale, car nous sommes des régionaux, Constant Burniaux le constate. Elle brillerait par une grande manifestation annuelle. Comme les pénitents de Furnes ou les gilles de Binche. On pourrait, à cette occasion, songer enfin à revêtir les officiants d'un uniforme hautement décoratif.

Il resterait à combattre quelques vieux poncifs. J'ai devant moi un carton m'invitant à « la dix-septième soirée des lettres belges ». Notre confrère Constant Burniaux, membre du conseil de l'A.E.B. voudra bien signaler à ses collègues les termes incongrus de cette invitation. Invite-t-on les gens à une chose inexistante ? Ce serait de la mystification. Nos confrères qui président aux destins de l'A.E.B. sont au-dessus de pareille gaminerie.

Je signale en passant aux jeunes téméraires qui viennent de publier un recueil intitulé « Jeune poésie belge » — suivi, je crains de le dire, de « Jonge Belgische poëzie » — qu'ils font complètement fausse route. Qu'ils soient de nationalité belge, soit ; c'est un accident dont ils ne sont pas responsables. Mais qu'ils annoncent aujourd'hui une collection « Jeune culture belge », c'est proprement démentiel. Nous voulons être des unilingues, vivant en vase clos. Pour sauver notre pureté ethnique. La voix autorisée de Marcel Thiry a dénoncé comme il convient les dangers d'une pollution linguistique. Les Flamands, sensibles à ces arguments, se détournent à leur tour d'une langue qui menace de leur brouiller l'esprit. Ils finiront par extirper l'escambarat. Il ne faut pas s'arrêter en si bonne voie et il serait bon de proscrire l'étude des langues étrangères. Les potaches exulteront et les machines feront le reste. Et les beautés purifiées de la Flandre et de la Wallonie étonneront le monde. Quant à la Belgique, cette société anonyme, selon le mot d'un ancien ministre, elle garde de brillants atouts pour faire valoir sa raison sociale, elle a ses joueurs de football et ses coureurs cyclistes.

ROGER AVERMAETE.